



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

LES robes en foulards peints ont paru assez nombreuses depuis quelques semaines. On distingue le foulard des Indes, le foulard anglais et celui de Lyon : tous ayant un genre de dessin différent. La fraîcheur de cette étoffe la rend précieuse pour l'été.

— Les mousselines et batistes de soie sont aussi beaucoup employées; les bouquets ou volans qu'elles offrent pour dessins sont de couleurs très-tendres et mélangées.

— Les mousselines à très-petites raies claires et mates, ayant cette dernière ligne brochée, font de jolis peignoirs.

— Indépendamment des peignoirs que les femmes ont en si grand nombre aujourd'hui, on ajoute à toutes les toilettes des peignoirs sans

manches avec un grand collet comme les manteaux. Ils sont destinés à être jetés sur les épaules en sortant du lit, ou à être conservés sur soi pendant que l'on vous coiffe. Les plus élégans sont en batiste avec une petite dentelle tout autour; d'autres à mille raies blanches, ou en jaconas avec un large ourlet.

— Les jeunes femmes portent, pour dîners ou petites réunions, beaucoup de robes blanches en organdi ou mousseline, ayant sur le haut des manches des nœuds en ruban de gaze qui semblent retenir les draperies du corsage. Au milieu de ces draperies, sur le devant du corsage, est aussi un nœud du même genre. Nous en avons vu formés par des bandes d'organdi ou mousseline, brodées et entourées de dentelle qui étaient très-distingués. En dedans de ces corsages, une chemisette à la vierge garnie d'une petite dentelle à plat est très-jolie.

— Parmi quelques nouvelles formes de robes, nous avons remarqué celle-ci : un corsage à la vierge, ayant les devans croisés et drapés, et se terminant par deux pans passés sous la ceinture; ces draperies frangent à partir de l'épaule. Le dos fait comme les corsages ordinaires et ayant les plis fixés tout autour par un petit poignet brodé; en dedans de ces corsages un fichu à collet rabattu produit un joli effet.

— Un des luxes des peignoirs de jaconas ou batiste, consiste à avoir de charmantes bandes brodées et garnies de dentelle pour former le nœud du collet.

— Pour soutenir les manches, on fait maintenant les *bouffans* de dessous en un tissu double, entre lequel se passent des petits jones très-flexibles qui s'affaissent et reprennent leur forme très-facilement et sans produire le bruit insupportable des manches empesées; ceux-ci sont garnis au bas et au haut de petits lisérés de peau blanche; ils se transportent d'une robe à l'autre.

— Les bas de fil de Saxe unis, n'ayant qu'une baguette, brodés aux coins, sont de bon goût pour les négligés. Néanmoins les bas à jour n'ont point perdu leur avantage. On en voit même au travers dequels on aperçoit entièrement la jambe; les broderies alors sont mates sur le coude-pied.

— La corbeille dont on s'est le plus occupé depuis quelque tems à Paris, était un *coffre gothique*, fond noir, damasquiné en argent et incrusté de perles fines. Parmi les bijoux qu'elle contenait on admirait la parure complète en diamans, laquelle se composait d'un superbe collier, d'un peigne avec une guirlande d'épis qui se montaient sous diverses



formes, puis des agrafes destinées à retenir des draperies de robes ou à attacher des bouquets ou d'autres ornemens de toilette.

Une parure en pierres de toutes couleurs enchassées dans un léger travail d'or. Beaucoup d'épis en pierres nuancées du même genre.

Une parure en coquillage de mer; une autre en camée antique, puis diverses chaînes également élégantes, les unes très-massives, d'autres au contraire remarquables par la délicatesse de leur travail.

Deux boutons de nuit en diamans de la plus grande dimension.

Huit cachemires, quatre longs, les autres carrés, et dans des dessins variés.

Des écharpes de plusieurs points de dentelles, Alençon, Malines, Bruxelles. D'autres en blonde, en cachemire brodé; plusieurs en cachemire à palmes de toutes couleurs.

On y remarquait une robe très-distinguée dans sa richesse. Le fond en mousseline de soie, sur lequel des broderies en soie formaient des branches de lilas, dont la grappe se composait d'améthistes.

Une autre robe en gros de Tours était peinte en bouquet de fleurs imitées de Redouté. Elle était enfermée dans un étui chinois peint en fleurs et relevé d'or.

— Dans un grand nombre de *cadeaux de corbeille*, se distinguait une garniture de cheminée dont la pendule, les flambeaux, les vases étaient en vert de chène et or.

Un déjeuner de la même composition offrait dans chacune de ses pièces la forme la plus élégante; le plateau était admirable.

Un autre déjeuner était en vermeil.

Plusieurs nécessaires aussi riches qu'on puisse l'imaginer, les uns pour la toilette, d'autres pour le travail, etc.

Des petits bijoux de fantaisie, enfermés dans des boîtes toutes originales ou distinguées.

Des caisses de laque remplies d'oiseaux de paradis, d'esprits, de plumes de tout genre.

Des pièces de velours, de blonde, de riches étoffes.

Les Frères Lander.

Le journal de l'Exploitation du Niger est un des ouvrages les plus intéressans qui aient paru, et dont nous devons à M^{me} Belloc une élégante traduction. Un Français, M^r Caillé, a eu la gloire de faire les premières tentatives dans ce pays. Deux Anglais à leur tour viennent d'explorer jusqu'à son embouchure ce fleuve mystérieux. Pour apprécier l'importance et la difficulté de leur entreprise, il faut se rappeler combien de voyageurs illustres avaient péri avant eux dans cette expédition. Aucun voyage de découvertes n'avait peut-être autant que celui-ci relevé l'homme civilisé à ses propres yeux, en le mettant en lutte avec une nature hostile et les peuplades barbares, sans autres ressources que sa patience, son industrie et son courage. A travers une suite d'aventures arrivées aux frères Lander, et racontées simplement, il est une foule d'expressions échappées du cœur, qui valent toute cette poésie factice dont abondent les romans et les drames du jour. Ils vous ravissent dans leurs descriptions de l'Afrique comme dans leurs souvenirs du pays natal. On pourrait les trouver un peu froids en parlant des femmes sous ce soleil brûlant auquel Byron prête quelque part une épithète moins délicate, quand on leur donne en paiement une esclave d'un noir superbe, c'est leur interprète Paskoé qui en profite ; ce bon Paskoé qui au bout du voyage a tout un sérail à lui, avec l'agrément de ses chastes maîtres. Du vivant du capitaine Classerton, la veuve Zuma qui reparait dans le journal des deux frères, avait vainement tenté de écrasé Richard, sage comme un autre Joseph avec cette veuve d'un Putiphar noir, à toutes les agaceries des filles du sultan d'Ayourie, à toutes leurs doléances, à leurs plaintes de mal aux dents ou de rhume, les voyageurs ne répondent qu'en leur administrant des drogues, etc., etc.

Rien ne peut distraire Richard et John Lander du but de leur expédition. Les voici enfin sur le Quorra, heureux de la vue seule de ce

fleuve, comme jadis Bruce lorsqu'il put se désaltérer avec les eaux de la source tant cherchée du Nil. Mais c'est près du terme de l'entreprise que le plus grand danger les attend : surviennent les canots de guerre d'une peuplade féroce, qui attaquent le canot des deux blancs. Le courage de la défense ne peut rien contre l'attaque du grand nombre ; Richard et John sont faits prisonniers, pillés, menacés de mort violente ; mais ils ne sont pas les seuls conduits en esclavage par les vainqueurs. Parmi les esclaves de Damugou, il en était deux si parfaitement semblables qu'on pouvait les prendre pour sœurs. L'une d'elles restait ensevelie dans une profonde méditation, des larmes tremblaient dans ses yeux, prêtes à couler, tandis qu'elle attachait d'avidés regards sur un petit coin de terre de la rive orientale qui fuyait rapidement de sa vue ; ses lèvres épaisses, un peu retournées, mais closes, frémissaient d'émotion. C'était une physionomie de douleurs déchirantes, d'angoisses continues, qui passaient en éloquence tout ce que les cris, les lamentations peuvent avoir de plus véhément. Richard s'imaginait que la pauvre créature déplorait sa cruelle destinée, et que les mauvais traitemens de ses maîtres, dont l'un lui avait un peu auparavant appliqué un coup de pagaie sur la tête et les épaules, étaient cause de sa tristesse. Il se disait qu'elle avait peut-être soif, et ne pouvait atteindre l'eau. Enfin, il s'enquit du motif de son désespoir ; alors elle détourna lentement la tête, et répondit en montrant du doigt le petit coin de terre qu'elle avait regardé avec tant d'angoisses : *Là je suis née*. La corde avait vibré. Elle ne put contenir plus long-tems des sentimens étouffés jusque-là par un pénible effort. De plus en plus agitée, elle versa des larmes, en balbutiant : *Là mon pays*. Comme ce cri déchirant dut évoquer pour les deux frères le souvenir de leur propre patrie ! En vain ils veulent s'endurcir et repousser la sympathie qu'un malheur commun leur inspire pour la pauvre négresse, parce qu'elle bat tout en pleurant une chèvre importune, ils sont forcés de céder à cette douleur communicative : *Là je suis née ! là mon pays !* Ils finissent par la trouver plus à plaindre qu'eux-mêmes, celle qui voit ainsi fuir loin de ses yeux, avec son petit coin de terre, les jours de son enfance, ses premiers jeux, les caresses de sa mère, et toutes les images, toutes les associations d'idées qui lui rendent plus amer encore le sentiment de son esclavage.

ALBUM.

Les débuts de M^{lle} Falcon sont toujours l'événement dont on s'occupe le plus dans le monde musical. La rentrée de M^{lle} Taglioni est prochaine. Plusieurs journaux ont annoncé le mariage de cette sylphide avec le fils d'un pair de France. Le projet d'union avait été formé à Paris ; mais la famille du jeune homme s'y opposant, il aurait été contracté en Angleterre.

La réouverture du théâtre Italien est fixée au 2 octobre prochain. La durée de la saison sera de six mois et se terminera ainsi le 31 mars 1833. Dans le cours de cette saison il sera donné au moins quatre opéras nouveaux, dont deux ont déjà été choisis : *la Straniera*, et *I Capuletti ed i Montecchi* de Bellini. Les autres ouvrages seront pris parmi ceux qui ont obtenu le plus de succès en Italie. Les artistes engagés jusqu'à ce jour pour toute la saison sont : MM. Rubini, Tamburini, Bordogni, Santini, Berattoni, et Magnan ; M^{mes} Bonabadati, Episi (Judith), Grisi (Julie), Tadolini, Amigo, Rossi.

— On parle de l'engagement de M^{lle} Léontine-Fay à la Comédie Française.

— Vernet a fait sa rentrée aux Variétés ; *les Amours de Paris* sont devenus à ce théâtre *les Amours du Public*.

— John Bull célèbre dignement le triomphe de la réforme. A Hastings on a donné un banquet auquel ont assisté 20,000 personnes assises autour de quatrevingt-quatre tables. Dans un arc de triomphe on avait placé, entre les fleurs, cinq enfans qui représentaient le roi et les ministres Grey, Brougham, Russel et Althorp ; chacun portait le costume du personnage qu'il représentait. A Saint-Albans on a régalé 3,500 pauvres en leur servant 4,000 livres de viande, 250 poudings de 5 livres chaque et un quart de bière pour chaque individu ; et après le repas on a pendu un manequin représentant le duc de Wellington. A Taunton on a régalé 5,000 personnes ; il a fallu pour cette fête 7 bœufs gras, 1,375 gallons de bière, sans compter 938 gallons d'ale, 625 pains de 4 livres, 40

boisseaux de pommes de terre, 500 livres de sel, 2,000 pipes, 1,000 onces de tabac; on a fait 400 poudings de 8 livres chacun, pour lesquels on a employé 1,500 livres de farine, 750 livres de raisins secs, et 650 livres de moelle de bœuf. Voici le menu du banquet donné par la cité de Londres aux ministres et aux membres réformistes du parlement, c'est-à-dire à 800 personnes: il y avait 160 soupières remplies de soupes à la tortue, 80 plats de venaisons, 84 couples de poulets, 25 jambons, 42 plats de poisson, 36 morceaux de roast-beef, 20 pâtés aux pigeons, 30 pâtés français, 44 tourtes aux fruits, 80 plats de pommes de terre nouvelles, 80 *idem* de pois, 160 crèmes à la glace, 100 plats de raisins de serre chaude, 160 de fraises, etc., etc.

LITHOGRAPHIES NOUVELLES. — Nous avons déjà parlé de cette jolie Collection des *Macédoines d'Aubert*, lithographies dont chaque feuille de 1 fr. contient depuis six jusqu'à trente sujets différents. Cette suite est aujourd'hui très-nombreuse, et les amateurs de petits dessins, pour colorier, décalquer, découper, etc.; les papetiers, cartonniers et fabricans d'écrans trouvent là tout ce qu'ils peuvent désirer, car elle comprend tous les genres, paysages, têtes de femmes, scènes plaisantes, diableries, etc.

Chez Aubert, au grand magasin de nouveautés lithographiques, galerie Véro-Dodat.

Du fil produit par les araignées. — La société des arts de Londres a récompensé par une médaille un essai tenté par M. D. B. Rolt pour faire filer les araignées. C'est sur l'araignée diadème ou des jardins (*Araña diadema*) que M. Rolt a fait ses essais. Ayant remarqué la facilité avec laquelle cet insecte dévide son fil à mesure qu'on l'enroule, il mit en communication avec une machine à vapeur et avec une vitesse de 150 pieds par minute, un dévidoir très-léger autour duquel il enroula le fil d'une araignée à mesure qu'elle l'abandonnait. M. Rolt trouva que les araignées qu'il soumit à cet essai fournissaient ordinairement un fil continu de 3 à 5 minutes. L'échantillon présenté à la société avait environ 18,000 pieds et avait été filé en moins de deux heures par vingt-deux araignées. Le fil est blanc, brillant et d'un aspect métallique: on n'a pas essayé de le doubler. Il est cinq fois plus fin que le fil du ver-à-soie, et, en supposant que la force relative soit proportionnelle à la finesse, et qu'une araignée fournisse deux fois l'an un fil de 750 pieds, tandis que celui du ver-à-soie est de 1,900 pieds, on voit que le produit de ce dernier est égal à celui de 6 $\frac{1}{2}$ araignées. Maintenant comme

il faut environ 3,500 vers pour produire une livre de soie, on voit qu'il faudrait 22,000 araignées pour fournir un même poids de fil.

— Les *Nouvelles Florentines* signalent un phénomène des plus extraordinaires : M. Moccia, prêtre, âgé de cinquante ans, et connu par de bons ouvrages classiques, pour l'étude du grec et du latin, possède le don d'*insubmersibilité*. En vain le précipiterait-on dans la mer furieuse, dans un fleuve rapide, dans un gouffre tournoyant, il paraît aussitôt à la surface, les bras croisés ; puis, s'il fait chaud, sa plus grande jouissance est de s'endormir sur les vagues, qui lui servent d'oreiller pour reposer sa tête, tantôt à droite, tantôt à gauche. Le secret de cette merveille est que le corps de M. Moccia pèse trente livres de moins que le même volume d'eau.

— Le monument que la ville de Pont-de-Vaux vient de consacrer à la mémoire de Joubert est d'une belle exécution. Le général est représenté au moment où, avant le combat de Rivoli, il répondit à Berthier, qui lui demandait où il formerait son front de bataille : « Là, général ! » et il marque la place en jetant son chapeau à ses pieds. C'est sur la place principale de Pont-de-Vaux, que sera inaugurée la statue du général en chef de l'armée d'Italie. Cette place portera le nom de *place Joubert*.

— L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers medecins de la capitale. Elle donne la beauté, elle rafraîchit, raffermi la peau, la préserve des rides et des impressions de l'air, de la poussière des bals, des spectacles et des promenades, sans avoir les inconvénients, soit des corps gras, qui bouchent les pores, soit des eaux à odeur forte, qui dessèchent la peau. Parfaite pour les yeux, la barbe, les dents, elle tient l'haleine fraîche. L'usage journalier de cette eau, est un puissant préservatif contre l'air contagieux. Elle se vend toujours au seul dépôt qui était *rue du Helder*, n° 9, et qui est maintenant, même *rue du Helder*, n° 1, au coin du boulevard, chez M^r Sellier-Meslin, à la *Mère-de-Famille*. Un Prospectus accompagne chaque bouteille, dont l'étiquette porte les lettres initiales du propriétaire : F. R. D. L. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger. Les demandes franco.

A ce Numéro est jointe la planche 908.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDÉY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames
 Boulevard des Italiens N.º 2. - près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en paille de riz des M^{mes} de M^{me} Aubert orné de fleurs des M^{mes} de M^{me}
 Chagot rue St Denis N.º 327. Robe en Batiste de soie des M^{mes} de M^{me} Delisle rue
 de Choiseul.